— « Mais celle que je te disais tout à l'heure. Quand je la questionnai, elle me répondit en hochant la tête : « Une dernière coquetterie : je « ne suis plus jeune qu'au printemps... »

Cannes. Janvier 1893.

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

VII

L'Adoration des Mages

L'Adoration des Mages

A peine entré dans l'atelier, mon œil fut pris par un panneau qui ne me permit plus d'aller plus loin. Très mince et très large, il avait dû faire partie d'une *predella* comme les vieux maîtres italiens en peignaient avec tant d'amour au bas de leurs vastes compositions d'autel. La couleur en était à la fois éclatante et foncée, rembrunie et rayonnante. C'était un de ces chefs-d'œuvre primitifs, qui tiennent du missel et de l'orfèvrerie. L'or ùn des auréoles et des broderies miniaturées s'y détachait en reliefs légèrement stuqués. Avec cela, tout l'ensemble — le panneau représentait une *Adoration des Mages* — révélait le plus sévère souci d'art. Le milieu était occupé par un intérieur d'étable où se voyaient l'âne et le bœuf, attachés au licou et rêvant paisiblement côte à côte. La Vierge, admirable de pureté idéale et pourtant pareille à une *gentille* dame de Florence, assise sur le devant, tendait le *bambino*

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

au plus âgé des trois rois mages; et celui-ci, agenouillé, les mains jointes, sa couronne en terre, effleurait le pied nu du Sauveur de sa noble barbe grise. Un second roi, plus jeune et hanchant un peu dans des chausses mi-partie violette et orange, offrait du bout de ses doigts fuselés un calice fermé, tandis que la face basanée du roi nègre apparaissait à côté, encadrée de fourrures. D'autres personnages assistaient à cette scène dans leurs costumes de riches seigneurs, avec ce mélange de fastuosité opulente et de dévotion recueillie qui donne un attrait de pittoresque à la fois et de ferveur aux tableaux religieux de la première Renaissance. Là-bas, des deux côtés de la pauvre étable, des lointains se profilaient, en montagnes bleues, en cyprès noirs, en villes crénelées, le plus doux et le plus exact des paysages toscans. — Sur le lacis des routes grises défilaient par caravanes les chameaux chargés de coffres, et au-dessous, en lettres comme ciselées, tant le guillochis de l'or était délicat, se lisait l'inscription évangélique :

« *Et, apertis thesauris, obtulerunt et aurum, thus et myrrham...* »

Ce qui achevait de donner à cette peinture une étonnante saveur de contraste, c'étaient les études avoisinantes, où se reconnaissait le maniérisme frelaté du maître du logis. J'ai oublié de dire que l'atelier où flamboyait cette *Adoration*, d'une telle virilité dans la grâce, était celui de Maxime Fauriel, le portraitiste attitré de la Parisienne

d'aujourd'hui. Sur les murs et sur les chevalets, vingt silhouettes mutines et lutines se détachaient : ici, d'une patineuse, la bouche plongée dans la zibeline de son manchon; là, d'une grande dame descendant l'escalier de l'Opéra et jetant un mot par-dessus son épaule à un attentif qui lui remet son manteau; ailleurs, une baigneuse, vue de dos, essayait l'eau de son bain avec la pointe de son pied frileux. Il y a dans l'art de Maxime un rien de libertinage mignard qui trahit la trop habile, la trop savante entente du succès, le vice, hélas! de ce peintre remarquablement doué, qui aura vécu de la mode et qui risque d'en périr. Mais est-il conscient de cet esclavage devant l'opinion? Calcule-t-il cette constante et adroite poursuite de la vogue, cette flatterie envers le plus frivole des publics, celui des belles et vaines oisives du monde et du demi-monde? Ses ennemis affirment que oui. Je crois, pour ma part, que non. J'en eus la preuve, une preuve convaincante, me semble-t-il, dans l'anecdote qu'il me raconta sur ce panneau florentin dont la seule présence parmi ses ébauches était la vivante condamnation de toute son œuvre à lui. Et puis, s'il était vraiment le madré coureur de réclames que flétrissent ses envieux, Maxime aurait-il gardé, malgré le succès, malgré la fortune, cette bonhomie qui rit dans ses yeux d'un bleu si clair, la cordialité de sa poignée de main, sa physionomie si jeune qu'à trente-sept ans, avec ses joues pleines et roses, ses blonds cheveux sans un fil d'argent,

sa taille mince, on lui en croirait à peine vingt-six? Non. C'est un artiste qui aime à séduire, aussi naturellement que d'autres aiment à choquer, qui s'accommode aux exigences des marchands comme d'autres se révoltent contre elles; et, justement, cette complaisance et cette soumission apparaissaient dans son récit, en antithèse saisissante avec un tempérament de doctrinaire rebelle, toujours en lutte avec la sottise ou la médiocrité! C'était de quoi donner une portée plus générale et plus significative à une aventure qui, par elle-même, n'eût été qu'un épisode, entre cent autres, d'un voyage au delà des Alpes... « *Nel bel paese là dove il si suona...* »

— « Tu ne devines pas le nom du peintre? » me disait-il, comme je m'hypnotisais devant le petit panneau florentin. « Ne sois pas honteux. Il est mort très jeune et il est représenté, à ma connaissance, par huit morceaux dans les musées d'Europe : un au Louvre, quatre à Florence et à Milan, deux à Rome dans la galerie Doria-Pamphili, un à Londres. Tu vois le neuvième... C'est Francesco Pesellino, un élève de Fra Filippo Lippi... »

— « Et l'on déniche encore des chefs-d'œuvre comme celui-là, dans l'Italie de 1896, sans être un millionnaire Américain?... »

— « Mais oui, cela date de mon séjour à Rome, l'hiver dernier, » répondit Maxime. « A parler franc, la trouvaille est d'un autre. Puisque tu tiens

album de figurines cosmopolites, j'ai bien envie de te crayonner, pour ta série, celle de l'original, grâce auquel je possède ce bijou... D'ailleurs, tu as vécu à Rome, toi aussi. N'as-tu jamais entendu parler d'un grand excentrique : un vieux gentilhomme français du nom de La Rochette?... »

— « Le collectionneur de pierres gravées?... »

— « Précisément... Tu l'as rencontré? » Et sur ma réponse négative : « Alors, il faut que je t'en parle, comme si tu n'en savais rien. Imagine-toi un vieillard tout frêle, tout menu, avec une face aussi émaciée que celle d'un saint Bernardin de fresque. Habillé de noir l'été comme l'hiver, il porte une redingote râpée, élimée, transparente, mais sans une tache, et toujours, été comme hiver, un pardessus au bras, en vieux Romain qui redoute la tramontane et les passages du soleil à l'ombre. Coiffe ce personnage d'un chapeau à haute forme en drap d'un noir mat, mets-lui aux mains des gants de drap, d'un noir mat aussi... Tu aurais le bonhomme, si je pouvais te rendre le feu de ses prunelles brunes, le pli méprisant de sa bouche, et, — cela ne se traduit pas avec des mots, — répandu sur toute sa personne, cet orgueil du connaisseur pauvre qui a dans sa poche trente ou quarante pierres antiques, dont la moindre vaut cinq mille francs. Mais elles ne sont pas à vendre! Et mon La Rochette déjeune au café *Greco*, par économie, d'une tasse de café et d'une flûte de pain, qui, moyennant quatre sols, le conduiront jusqu'à six heures. A ce moment-là, une table

d'hôte à vingt sous par tête le voit s'asseoir parmi de pauvres prêtres et des pèlerins au rabais. Ceux-ci ne soupçonnent guère qu'ils ont à côté d'eux le plus fin connaisseur peut-être, en objets d'art, qui soit dans toute l'Europe... Vingt-quatre sous de nourriture, dix sous de logement, — notre homme habite une chambre meublée qu'il paie quinze francs par mois, — et, depuis quarante années qu'il mène cette vie, courant l'Italie d'un bout à l'autre, sans jamais laisser son adresse à son appartement de Rome, le sire de La Rochette a pu, avec trois ou quatre mille francs de rente, ramasser sa merveilleuse collection. Il ne paie jamais une de ses pierres plus de cinquante francs... J'en ai vu les empreintes — à son insu — chez un de ses amis... C'est un musée, et il est unique! »

— « Est-ce qu'il n'augmente pas ces revenus en envoyant quelques articles d'art à un journal ou à une revue? On m'a montré une philippique de sa façon, si je me rappelle bien, contre nos jeunes gens de la *Villa Médicis* et une de leurs expositions. Le morceau avait causé quelque rumeur, me semble-t-il, dans ce petit monde. Est-ce exact?... »

— « Très exact, » reprit Maxime, « et c'est même par un de ces articles, consacré à ton serviteur, que je fis sa connaissance, un très dur article, ma foi, sur mon arrivée à Rome, et qui ne me laissait guère pressentir que je lui devrais un jour ce divin Pesellino. Mais tu sais mon

opinion sur la critique. Qu'est-ce que vaut le jugement de gens qui n'ont jamais tenu un pinceau, et qui ne savent pas comment un tableau est fait?... Nous en étions là de nos relations, c'est-à-dire que j'avais entendu parler de sa collection et de son avarice, de ses manies et de sa sagacité, de ses enthousiasmes pour l'antiquité ou la Renaissance, et j'avais éprouvé à mes dépens l'intransigeance de sa sévérité contre les modernes... Un hasard me fait assister aux derniers moments d'un de ses amis intimes, dont tu connais au moins le nom : Sauviat, l'archéologue?... Quoi! pas même le nom?... Ayez donc du génie, pour sombrer ainsi tout entier... Sache seulement que cet inconnu a renouvelé l'histoire de l'architecture chez les Romains. Je t'expliquerai cela en détail. Il était savant, celui-là, comme La Rochette est collectionneur, avec l'âme de son âme, l'être de son être, ce qui l'a mené à mourir dans un garni de la *via Sistina*, tellement pauvre que si je ne m'étais pas trouvé là, moi et un autre, il n'aurait eu ni remèdes dans sa dernière maladie, ni enterrement convenable, ni tombeau... Quelle pitié!... »

Maxime paraissait avoir oublié, à ce souvenir, le Pesellino qui continuait à m'envelopper de son magnétisme de beauté sans que je saisisse par quel détour la mort misérable de l'archéologue Sauviat et les manies du sire de La Rochette se rattachaient à cette adorable peinture vers laquelle mon regard revenait toujours. Fauriel s'en

aperçut, et répondant à ma muette interrogation, il continua :

— « J'arrive aux rois mages, prends patience. Rappelle-toi le proverbe, toscan comme ce panneau : *Siedi e sgambetta et vedrai la tua vendetta*, — assieds-toi et balance tes jambes, et tu auras ta vengeance... Mets le mot histoire à la place de vengeance, et écoute... Il y avait huit jours que nous avions suivi, à sept personnes, le prêtre compris, le convoi du pauvre Sauviat, lorsqu'un matin, mon domestique m'apporte, dans l'atelier que j'avais loué pour la saison, place de la Trinité-des-Monts, la carte de M. de La Rochette. — « Pour de l'audace, c'est de l'audace! » pensai-je, en me remémorant l'article dont je t'ai parlé, — puis tout haut : « Faites entrer. » Je vois apparaître le fantastique individu que je t'ai décrit, et aussitôt : « Monsieur, » me dit-il, « je vous ai « attaqué, parce que je n'aime pas votre peinture. « Non, monsieur, je ne l'aime pas, et, vous-même, « *vous ne pouvez pas l'aimer*, avec le don que « vous avez reçu de Dieu. Mais vous vous êtes « conduit vis-à-vis de mon cher et grand Sauviat « en homme de cœur. Je n'étais pas là. On n'a pas « pu me prévenir. On n'avait pas mon adresse. « Sans cela, je vous aurais dit plus tôt : « Merci, « malgré votre peinture, monsieur... »

— « C'est une entrée en matière, » fis-je en riant. « Et qu'as-tu répondu?... »

— « J'aurais dû me fâcher, n'est-ce pas? » repartit Maxime. « Car enfin, monsieur, si vous

n'aimez pas ma peinture, qui vous force à la regarder et à m'en parler?... Hé bien! je n'eus, sur le coup, qu'un sentiment, celui que cet original bonhomme était d'une parfaite bonne foi, et que, de sa part, cette sortie extravagante était légitime. — Ce que je lui répondis? — Tout uniment que je le remerciais moi-même de sa franchise et de sa démarche. La conversation continua, comme il était naturel, sur cet infortuné Sauviat, et elle tourna, puisque nous étions en Italie, non moins naturellement sur les choses de l'art... Toi et moi, nous avons assisté à des milliers et des milliers de discussions esthétiques, depuis quelque quinze ans, n'est-ce pas? Eh bien! jamais ni toi ni moi n'avons entendu une parole plus éloquente que celle de cet homme parlant du treizième, du quatorzième et du quinzième siècle. Pour lui, la décadence commençait avec Raphaël. Il aurait, je crois, traité l'adorable Sanzio de malfaiteur, s'il l'avait osé. Beaucoup de tes confrères et de gens du monde qui professent des opinions de ce goût, confondraient d'ailleurs Giotto et Botticelli, l'Angelico et le Pérugin! Chez La Rochette, la passion pour les primitifs était d'une autre qualité. Au fond, ce collectionneur de pierres antiques, avait une nature de moine. Il éprouvait, et il ne s'en cachait pas, une constante, une furieuse révolte devant le monde moderne. Il en haïssait tout, passionnément et enfantinement : l'irréligion et les machines, les idées démocratiques et le téléphone, l'idolâtrie de l'argent et le phonographe. Sa mi-

CAPILLA ALFONSINA BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

santhropie contemporaine, encore exaltée par une dévotion fervente, trouvait son apaisement dans cet art incomplet des premiers maîtres, tout pénétré de sérieux tragique et de foi profonde, d'ardent civisme et de conscience professionnelle, avec ce réalisme idéaliste, si l'on peut dire... Dès ce premier entretien, et quand j'eus constaté que cet homme connaissait, tableau par tableau, fresque par fresque, rétable par rétable, cette immense, cette infinie production italienne, il m'apparut comme le plus étonnant amateur d'art que j'eusse jamais rencontré. Un amateur? non. Un véritable artiste, oui, un artiste en regard et en compréhension, tant il avait joui et souffert de ces innombrables peintures, contemplées de ses yeux, des heures entières. Ce n'était point là sa spécialité, pourtant, puisqu'il était célèbre chez les dilettantes par son petit musée de pierres gravées, travail patient de quarante années et plus... Et il trouvait encore le temps de composer des articles comme celui qu'il m'avait consacré et qu'il publiait dans je ne sais quel journal imprimé en français à dix exemplaires... »

— « Ces poètes d'idées sont tous des fanatiques, » lui répondis-je; « il est probable qu'il croyait accomplir une œuvre pie en exécutant l'art actuel dans ta personne. Tu n'as pas eu la curiosité de le faire causer là-dessus?... »

— « Je n'ai pas eu le temps, » reprit Maxime. « Au cours de cette première visite il eut le bon

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

goût — ou la faiblesse, comme tu voudras — de ne plus m'entreprendre sur ma peinture. Que pouvait-il, d'ailleurs, ajouter à un jugement exprimé avec cette netteté tranchante comme un couperet de guillotine?... J'aurais dû dire : au cours de cette unique visite. Il était venu me voir en janvier, et jusqu'en avril il ne remit plus les pieds dans mon atelier. Je ne le rencontrai plus dans les rues de Rome. Je n'en entendis plus parler. Pourtant il m'avait dit en me quittant : — « *Vous serez récompensé de ce que vous avez fait pour mon cher Sauviat,* » — d'un ton si solennel et si affirmatif, qu'il ne m'avait pas laissé de doutes sur son intention d'acquitter lui-même cette dette de reconnaissance. J'attendais, avec une curiosité singulière du procédé qu'il emploierait. J'avais imaginé vingt hypothèses. La réalité devait toutes les démentir... C'était à la fin de mon séjour à Rome, dans les premiers jours d'avril. Un beau matin, je reçois une large enveloppe, avec l'adresse écrite d'une écriture carrée, presque dessinée, à croire les caractères calqués sur un ancien manuscrit, et dans cette enveloppe un billet de cinq lignes : *malgré tout* j'étais laconiquement prié, *si j'avais gardé le respect de mon art,* de me rendre à Sienne par le prochain train, et d'entrer à une certaine heure dans un certain café... Le tout signé Gaspard de La Rochette, avec un G et un R dignes des incunables!... »

— « Et tu es allé à ce rendez-vous, avec le *malgré tout?...* »

— Sans hésiter une seconde. Je venais de finir mon meilleur portrait, je crois : celui de miss Marsh, la plus jolie *girl* de la colonie américaine à Rome. Ma saison avait été très heureuse de toute manière. J'étais d'humeur à recevoir les pires coups de boutoir sans en souffrir. J'ai mon étiage, moi, pour ce que je fais. Il est humble, mais infaillible : c'est le contentement de mes modèles. Qu'est-ce que je veux peindre? Des femmes d'aujourd'hui. Et, si elles se reconnaissent, si elles se retrouvent dans ma peinture, telles qu'elles se voient dans leur glace, j'ai réussi. Les plus savants critiques n'ont jamais ébranlé en moi ces certitudes... Donc, solidement cuirassé contre les épigrammes possibles du *quattrocentiste* La Rochette, je débarque à Sienne, la vieille ville rouge, par le plus adorable matin du printemps toscan. Je sens encore la fraîcheur, délicieuse sous ce ciel brûlant, de ces rues étroites, — des couloirs d'ombre entre des palais. — Je me revois, suivant le labyrinthe des lacis dallés. Je demande mon chemin à un promeneur complaisant qui me répond : « Et moi aussi je descends dans *Campanse.* » Il parlait d'un autre quartier de la ville comme d'une autre ville, tant cette cité du moyen âge est demeurée intacte dans ses divisions d'autrefois... Une devanture d'un humble café se dessine dans un angle, avec une vue sur le *Campo*, cette place en fer à cheval que domine la svelte tour du *Mangia*, admirée par Léonard. Et, derrière la vitre, penché sur une *Divine Comédie* ouverte à

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

côté d'une demi-tasse, se dessine le sévère profil du vieil ami de Sauviat... Ah! c'était un homme de peu de paroles, quand il ne s'agissait pas de théories d'art. Bonjour, bonsoir, — et, cinq minutes après mon arrivée, nous étions en voiture, qui roulions de compagnie vers San Biagio... »

— « Le château derrière Belcaro, dont le propriétaire avait cette galerie pleine de faux Sodomas, et il en demandait vingt mille francs l'un?... Ce n'est certes pas là que vous avez déterré le Pesellino. J'y ai tant fouillé, moi qui te parle, voici quatre ans!... »

— « Tu n'avais pas le vieux La Rochette pour guide, » continua Maxime. « Puisque tu te rappelles le château, tu dois apercevoir en pensée les chemins sur les collines pour y accéder, leurs chênes verts, leurs pins parasols, les fûts ajourés des antiques oliviers, les carrés de vignes sur la terre jaune des pentes, et les créneaux guelfes des remparts, découpés en queues d'hirondelles? Peut-être n'as-tu pas oublié non plus le propriétaire, cet étonnant comte de San Biago, à qui tu aurais donné deux sous dans la rue, un rustre qui fleurait le *gorgonzola* et le vin, avec des yeux futés dans une face hirsute de *contadino?* La Rochette m'avait dit : — « Vous allez acheter les tableaux « que je vous indiquerai en les marchandant « ferme, puis vous demanderez, pour les com- « pléter, deux panneaux qui sont en haut d'un « meuble, dans la sacristie de la chapelle. Vous

« direz que c'est à cause des cadres... » Et il s'était tu, sans plus répondre à mes questions. Je m'attendais à rencontrer, dès le premier regard, un chef-d'œuvre inconnu dans le lot. Juge de ma désillusion quand je me heurte, une fois le pont-levis passé, au sordide buveur de *chianti* qui possédait ce romantique manoir, et lorsque je vois dans cette sacristie où il tenait le reste de sa collection, la cinquantaine de toiles, toutes falsifiées, truquées ou retouchées, celles qu'il n'avait pu brocanter même à des gogos anglais!... Pourtant il émanait du passionné La Rochette une telle autorité que je marchandai les quatre tableaux désignés, quatre abominables rossignols que le comte osait présenter comme *roba di cinquecento!* Il me les avait faits mille francs chacun. J'offre mille du tout. La discussion dura une mortelle demi-heure, après quoi je feignis de découvrir les deux panneaux hissés sur le haut de l'armoire. Les cadres en étaient du plus banal caractère, et les peintures! Sous une enluminure ignoble d'or criard et de bleu de Prusse, impossible d'y reconnaître la touche d'un maître. A la seconde où j'articulai cette offre, je regardai La Rochette. Je pus voir que l'émotion lui faisait trembler les mains. Bref, pour douze cents lires, nous emportons les six pièces. Une fois remontés dans la voiture, mon compagnon prit un des deux panneaux, et me le montrant : — « Il y a vingt ans que je suis « à la recherche de ceci, » me dit-il. « C'est un « fragment d'une predella de Pesellino. J'en ai

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

« trouvé la première trace dans les archives « d'Arezzo, et j'ai suivi la filière jusqu'ici... Vous « allez voir... Vous allez voir!... » Et ce que je vis, en effet, quand, enfermés dans une chambre d'hôtel, nous commençâmes à nettoyer cette peinture avec de l'esprit-de-vin, délicatement, couche par couche, ce fut un miracle de résurrection. L'or et le bitume partaient sous l'éponge et la serviette, par grumeaux et par rouleaux. Au fur et à mesure que les repeints disparaissaient, ce chef-d'œuvre se dévoilait. Il était trois heures quand nous attaquâmes cette besogne, à dix heures nous y étions encore... »

— « Le vieil amateur n'avait pas menti. » m'écriai-je en regardant de nouveau le petit chef-d'œuvre. « S'il a voulu te payer ta bonté pour Sauviat, il l'a fait royalement... Douze cents francs cette merveille? Mais elle en vaut cinquante mille, cent mille!... »

— « Ce n'est pas un cadeau d'argent qu'il a entendu me faire, » interrompit le peintre. « Cet adorateur des Primitifs était plus compliqué que cela... Entre parenthèses, j'ai su depuis qu'en me procurant cette occasion d'un pareil achat, il avait manqué au plus invétéré de ses principes. Personne, tu m'entends bien, personne n'a jamais pu lui soutirer un conseil sur le plus ou moins de valeur d'une œuvre : « L'art ne s'achète ni ne se « vend. » C'était une de ses maximes. Non, le vrai motif de ce que tu appelles si justement un royal cadeau, tu vas le comprendre. Une fois le

panneau nettoyé, et quand nous l'eûmes là, devant nous, qui remplissait de sa splendeur de chef-d'œuvre cette misérable chambre d'hôtel, le vieillard posa sa main sur mon épaule avec la même solennité qu'il avait eue pour me promettre une récompense de ma bonté envers Sauviat. Puis, fixant ses yeux sur les miens avec une fureur presque haineuse : « Donnez-moi votre parole, » me demanda-t-il, « que jamais vous ne vendrez « cette *Adoration des Mages?* — Je vous en donne « ma parole, » lui dis-je. — « Et qu'elle restera « toujours dans votre atelier? — Et qu'elle restera « toujours dans mon atelier. — Et que vous la « léguerez au Louvre après votre mort? — Et que « je la léguerai au Louvre après ma mort. — « Alors, » continua-t-il, « si cette noble et haute « chose ne vous fait pas sentir que vous ne *devez* « pas continuer à déshonorer votre talent par des « œuvres indignes, c'est que vous êtes un cri- « minel, entendez-vous? *un criminel...* » Et avant que j'eusse pu lui répondre, il avait disparu, me laissant plus stupéfié de cette brutale et insolente sortie que je ne l'ai jamais été de ma vie, en tête à tête avec ce joyau... »

— « Et tu n'as plus revu cet étrange homme? » interrogeai-je après un silence.

— « Je ne l'ai plus revu, » répondit Maxime. « J'en suis bien heureux, car je lui dois les plus mauvais moments de ma vie d'artiste. Mais oui... Croirais-tu cela, toi qui me connais si ferme, si indifférent à ce qui se dit ou s'imprime sur mon

travail? Cette furieuse haine de ma pauvre peinture, quand je la rencontre chez des confrères, je me dis : « C'est la basse envie; » chez les journalistes : « C'est la crasse ignorance. » — Chez un homme que j'avais constaté si fin, si intelligent, si délicat, puisque je l'avais vu à ce point touché de mes procédés pour son ami, une telle sévérité ne pouvait plus s'expliquer de la sorte. — Peut-être aussi un irrésistible hypnotisme émane-t-il de certaines personnalités très volontaires, très convaincues... Bref, rentré à Rome, j'examinai par le menu les esquisses et les tableaux de mon hiver. Quarante-huit heures plus tôt j'en étais si content, si fier. Il me sembla soudain que des écailles me tombaient des yeux et que toute cette œuvre dont je m'enchantais était profondément, irréparablement médiocre. Je me souviens. Comme si j'eusse obéi malgré moi à l'injonction de ce passionné La Rochette, j'avais placé cette *Adoration* sur un chevalet. Je la regardais. Je regardais mes toiles et mes pastels. Le frisson d'un doute mortel m'envahit, que je n'avais jamais éprouvé auparavant, que je n'ai jamais éprouvé depuis... Le résultat? Veux-tu le savoir? Rentré en France, j'ai peiné trois mois durant sur une énorme machine dans laquelle je voulais mettre une pensée, une conviction, un symbole, est-ce que je sais, moi?... M'en suis-je donné du mal à cette besogne, et pour rien! Et puis, un après-midi, comme je me promenais sur le boulevard, découragé de ce travail que je sentais manqué, je passe devant la

boutique d'un marchand de tableaux. Je reconnais derrière la vitrine une toile de moi, ma *Paresseuse*, — tu te souviens : cette jolie femme qui sort du bain et fume une cigarette, nue, couchée sur une fourrure? Deux petites bourgeoises étaient là, arrêtées, — mais des bourgeoises de Paris, cela vaut des grandes dames d'ailleurs, — et l'une disait à l'autre : « Ah! Ce Fauriel, « c'est mon peintre, je ne comprends pas, quand « on est riche, qu'on se fasse faire son portrait « par un autre... — Comme elle est jolie, ma « chère, » répondait l'autre, « comme elle est « jolie! Et puis, c'est charmant avec lui, ses « femmes sont tellement des femmes d'aujour- « d'hui... » Et leurs yeux brillaient à toutes deux, à travers leurs voilettes. Ce naïf éloge surpris là, sur cet angle de trottoir, me fit un si vif plaisir, que je m'attardai moi-même, une fois les deux promeneuses reparties, à étudier mon tableau, comme s'il eût été d'un autre. Et du coup, une évidence absolument contraire à celle de Rome me fit m'écrier : « Voilà le vrai! » Je venais de me ressaisir, de comprendre à nouveau que pour un artiste la seule règle est de travailler dans sa nature. La mienne est de faire du joli, de l'élégant, du froufroutant. Pourquoi pas? Celle d'un Pesellino ou d'un Angelico était de faire du grave, du sévère, du mystique. Ils avaient raison et j'ai raison... »

Et il riait orgueilleusement aux silhouettes, mi-

sentimentales, mi-galantes, éparses sur les murs de son atelier, avec la complète satisfaction de l'artiste facile pour qui l'art est une gaieté, une joie, un bonheur, et qui ne peut pas plus admettre ceux pour lesquels ce même art est une douleur, qu'il ne peut être admis par eux. J'eus la sensation, une fois de plus, de cette dispute éternelle qui sépare à jamais deux races d'intelligences et de sensibilités. Je me dis à moi-même qu'après tout Fauriel avait eu raison, comme il disait, de recommencer sa besogne de joliesse, si sévèrement condamnée par le vieux *quattrocentiste*. Qui sait? En s'acceptant, comme il s'accepte quelqu'une de ses Parisiennes restera peut-être, de même que restent ces fragiles mignardises de terre cuite que nous appelons les Tanagras et qui nous racontent les frivolités d'il y a deux mille ans, — attendrissantes dans ce recul démesuré de vingt siècles. Et puis, il se sera plu à lui-même en essayant de plaire au public, comme un La Rochette, s'il avait su peindre, se serait plu en essayant de déplaire au même public. Qui décidera laquelle de ces deux manies est la plus respectable?... Enfin cet art un peu frelaté, en irritant à ce point le vieux collectionneur, l'a décidé à ce don de cette *Adoration des Mages*, qui vaudra au Louvre un Pesellino de plus et un de moins à la *Galerie nationale*. Au train dont se comporte notre budget d'achat, nous en sommes à compter les belles choses que nous pouvons encore disputer à nos insatiables voisins d'outre-

CAPILLA ALFONSINA BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

Manche. A cause de cela, toutes ses *Paresseuses* et toutes ses *Baigneuses* devraient être pardonnées à Fauriel, — même s'il n'avait pas tant de talent!

Le Plantier. Janvier 1897.

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

VIII

Une Confession